

Relevons la tête !

Michel Ducom*

Lorsque nous avons dit dans les ateliers d'écriture : « l'art à l'école peut-il influencer l'art ? » nous avons rencontré immédiatement deux familles de réactions.

La première, minoritaire, fut l'enthousiasme . Oui, on allait pouvoir enfin reconnaître le travail artistique à l'école si méprisé, considéré si souvent comme la dernière roue de la charrette. La deuxième fut de demander qui avait pu poser une question aussi stupide, et lorsque les militants du GFEN furent évoqués il y eut des « ça ne m'étonne pas ! » qui en disaient long sur l'image d'incorrigibles originaux accrochée aux basques de ces gens-là.

Pourtant un débat passionnant eut lieu comme si jamais auparavant la question n'avait été posée. En effet, bien des gens admettent maintenant que « les enfants sont créateurs », mais de là à dire que l'école produise des œuvres d'art, il y a un immense espace que bien peu franchissent.

C'est une drôle de contradiction ! D'ailleurs, si je pousse un peu certains partisans de « l'enfant créateur » à s'exprimer il m'arrive souvent d'entendre : « plus ils sont petits plus ils sont créateurs » comme si l'inconscience était la condition d'un art enfantin.

Le mythe de l'enfant naturellement bon que la société corrompt montre aussitôt le bout de son nez. Rousseau a encore des émules sur ce principe.

Pour d'autres la présence d'un créateur adulte permet aux enfants de « produire de véritables œuvres d'art. » Et de montrer les magnifiques œuvres que tous les enfants de la classes, même les plus faibles, ont réalisées dans l'atelier du peintre ou à la suite de son action.

Je me revois en train d'admirer sur un mur de préau les tableaux des enfants d'une classe, de penser que décidément j'étais un adepte de la peinture contemporaine, que le plasticien avait su leur faire passer sa technique de travail et ses préoccupations de haut niveau. Manifestement, le rapport entre la matière et les signes était en jeu dans chaque tableau, l'ensemble constituant une œuvre homogène qui magnifiait le mur et l'école. J'imaginai l'enthousiasme des enfants, les dialogues, la découverte des pigments et des matières... Je me suis mis à penser qu'on pouvait très certainement retrouver l'œuvre du créateur adulte à travers tout cela...

Aussitôt le charme fut rompu. L'admiration devant l'excellente qualité des œuvres, du moins du point de vue du critique plasticien que je devenais, laissa la place à une réflexion amère sur ma naïveté. Ainsi ils avaient eu tous un maître. Un grand maître suffisamment fort pour empêcher toute divergence.

Tous les tableaux se ressemblaient, et si chacun portait quand même sa différence, il aurait pu être signé par le maître car il avait son style. Je me mis à songer à toutes les fois où la copie avait ainsi fonctionné, abusant tout un chacun... Pourtant, comme on l'écrit excellemment au secteur arts plastiques du GFEN, « copier c'est créer ». Mais on y écrit aussi que la condition de cette création c'est la prise de conscience de qui on copie, qu'est-ce qu'on copie, quelle variation on introduit et comment cette variation s'introduit. L'utilisation pratique de cette conscientisation devenant alors élément de l'œuvre originale.

Or le beau efface parfois les stratégies d'aliénation qui ont conduit à sa production... Le mur de l'école aurait pu porter comme titre : « ceci n'est pas de l'art, c'est son image en bocal ».

La maîtresse à qui je fis part de mes réflexions se mit en colère mais m'écrivit quinze jours plus tard une longue lettre pour me dire à quel point elle avait réfléchi à mes objections et ce qu'elle en tirait comme conséquence pour le choix du futur intervenant et pour la mise en place de son projet futur.

C'est en rencontrant certains artistes intervenants que je pus voir les limites à leur auto-satisfaction. Lorsqu'ils défendaient les productions plastiques des enfants et que je leur demandais alors s'ils allaient se battre pour que ces œuvres « véritables » fassent l'objet d'une exposition dans une grande galerie ils évacuaient la question...

Le « cela pourrait » - condescendant - ou le « ils n'accepteraient pas » - fataliste - montrait bien qu'ils n'y croyaient pas... les artistes qui pourtant intervenaient eux-mêmes en tant qu'artistes n'acceptaient pas que l'art de l'école soit autre chose qu'un sous-art face à leur propre travail d'adulte, un sous-art incapable de se monter autrement que dans le cadre scolaire élargi aux parents et aux pédagogues. Et lorsque j'ajoutais : « est-ce que ce travail peut influencer l'art d'aujourd'hui ? » en général la réponse était : « il ne faut rien exagérer. » Depuis quand la mesure est-elle devenue l'aulne de la vérité en art ?

D'autres, heureusement, eurent des réactions différentes. Leur expérience du travail avec les enfants ou les jeunes n'est jamais dissociée de celles qu'ils font avec les adultes. Leur écoute est aussi aigüe avec les uns qu'avec les autres et s'ils défendent la part têtue de ce qui chez l'artiste finit par faire, avec le temps, « Œuvre », ils savent aussi la voir naître dans la démarche ou la parole des enfants. Il faudra alors bien sûr l'accompagner, la nourrir pour qu'elle devienne autonome et quasi permanente.

Mais ceux-là pensent que l'art de l'école peut influencer l'art, et ils prouvent leur cohérence en témoignant sur le fait que leur propre recherche artistique est parfois concernée..

Car l'art de l'école influence déjà l'art. Sait-on le dégât artistique que font les colliers de nouilles peintes réalisés par l'école traditionnelle pour les Fêtes des Mères dans la conception populaire et de l'art et de l'art enfantin ?

Et encore, si les dégâts ne portaient que sur l'art... Mais ils font passer les enfants pour des sous-hommes et des êtres de peu de goût, ou encore qui manquent de capacité ou d'ambition. L'art de l'école influence l'art en prolongeant le partage qui existe dans le pays entre les « experts artistiques » et les béotiens. Partage qui est construit sur la fatalité que parmi ceux qui ne savent pas bien peu sauront un jour...

Mais à l'opposé sait-on combien d'enfants se sont mis à écrire dans des classes de l'ICEM ou du GFEN avant de devenir des créateurs adultes, influençant ainsi l'art de notre temps ?

Les poèmes écrits par des jeunes - lorsqu'ils sont publiés - surprennent un large public par l'audace de leurs associations de mots, la précision de certaines images, la force de leur écriture. C'est sans doute parce qu'ils ont été écrits par des enfants bien vivants et très près de l'écriture de poètes eux aussi vivants qui essaient d'allumer quelques astres verbaux dans nos nuits compliquées et insistantes.

C'est certainement parce que les jeunes aiment jouer avec les mots, jouer pour de bon comme le font les poètes adultes, prendre des risques, travailler leur langue afin de surprendre le lecteur, afin d'explorer un monde difficile, et qu'ils ont joué à cela dans des classes où ils pouvaient le faire.

L'école et la bibliothèque sont des lieux où l'écrit est multiple. Mais l'école se vit comme établissement éducatif, la bibliothèque comme établissement culturel (c'est l'établissement culturel préféré des Français, et de loin), et voici que, grâce aux ateliers d'écriture l'école devient culturelle et la bibliothèque éducative, l'une et l'autre au plus haut niveau de leur nouvelle fonction.

De ce mélange des rôles il faudra bien retenir qu'il ne s'agit pas de confusion mais plutôt d'ouverture de possibles. Chacune apprend à l'autre le meilleur de ses activités, les deux se transforment, et les enfants gagnent ensemble le droit d'aimer les livres et les poèmes, l'exercice de libertés exigeantes dans l'utilisation de leur langue écrite.

Ils apprennent que la poésie n'est pas une naïveté qu'il faudra abandonner à l'âge adulte, mais au contraire un cheminement complexe de la pensée écrite qui fait appel à la réflexion du lecteur, qui lui demande d'achever l'acte de penser et de créer initié par le poète, à sa manière de lecteur original et nécessairement astucieux. Ces ouvrages – surtout s'ils sont soutenus par une démarche réelle d'édition - par un véritable éditeur, ou par une auto édition réfléchie, conscientisée, comparée aux autres démarches d'édition - obligent à l'étonnement, denrée précieuse dans un monde blasé.

Il n'y a pas encore de débat dans les milieux de l'art ni dans ceux de la critique sur cette question, d'autant plus qu'il n'y en a plus sur celle des prétendus « experts ». Il est urgent d'ouvrir le débat sur la première et de rouvrir l'autre. Nous affirmons que l'art de l'école peut influencer l'art, que l'école joue donc un rôle culturel qui dépasse son rôle de « formateur à savoir », que les écoles, lycées, collèges et universités doivent être considérés aussi comme des établissements culturels, au même titre que les bibliothèques, les galeries ou les conservatoires. Qu'à ce titre de lieux culturels ces établissements doivent échapper à la marchandisation galopante et être soutenus par les ministères de la Culture comme les autres établissements, ainsi que par les collectivités territoriales qui se piquent d'actions culturelles.

Qu'enfin ils doivent être ouverts largement aux activités artistiques comme aux activités scientifiques contemporaines, qu'ils doivent avoir en résidence écrivains, plasticiens, poètes, écrivains, musiciens, danseurs et troupes théâtrales, géographes, historiens et physiciens. Est-il souhaitable ou non que chaque lycée soit jumelé avec une troupe de théâtre ? Est-il souhaitable que les écoles collèges ou lycées s'ouvrent vers la commune et les quartiers dans des moments artistiques forts produits par des élèves et des artistes ? Ou bien voulons nous que les enfants et les adolescents pensent que l'art est réservé aux martiens et que l'école produit l'ersatz de vie qu'on nomme la vie scolaire ?

Relevons la tête ! S'ils le décident, s'ils en exigent la reconnaissance, les enseignants sont aussi des agents culturels à part entière !

*Michel Ducom est responsable du Secteur national Ecriture & Poésie du GFEN, directeur de la revue « Cahiers de Poèmes » qui publie textes de jeunes, d'adultes, articles théoriques et fictions ou poèmes.